Vertige sur le Marais

Autor(en): **Delay, Georges-Emile**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **3 (1957)**

Heft 11

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-847480

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

GEORGES-ÉMILE DELAY

VERTIGE SUR LE MARAIS

(Editions de la Baconnière)

Extraits

A Édouard BURNIER

C'est un tout petit pays et c'est à peine si on le devine, voilé qu'il est par les arbres. Un pays juste contenu dans le regard d'un homme. Et à sa mesure. Une seule flaque d'eau reflète quelques arbres et des ombres de nuages, mais il suffit d'un pas pour qu'on enjambe le ciel.

J.-M. GIOVANNA.

Et c'est une sorte d'église que cette prairie incurvée sous le ciel.

Marcel ARLAND.

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE

Ce passé, que je ressuscite, il m'arrive de le prendre en dégoût chaque fois que, au lieu de l'audience, amicale et fraternelle qu'il sollicite, se mêle à son évocation de la complaisance. Quelque attention que j'aie, il est possible que je tombe dans ce piège. Je m'en excuse à peine. Car, il existe, ce passé. Non ? Il me suit partout. Comme une ombre, qui déjà s'allonge, car le soir descend.

Ceux de ma race mettent la main à la charrue et ne regardent pas en arrière. Suis-je donc un infidèle, moi qui, le dos tourné au soleil couchant, vais relever d'un crayon hésitant les contours de cette ombre ?

Il se peut aussi que je me trompe. On n'est jamais complètement assuré de ses souvenirs, même les plus chers. Surtout les plus chers ! L'éloignement, enfin, me fera manquer tel détail. Tant pis ! Je préfère être incomplet plutôt que regimber plus longtemps contre la nécessité qui s'est imposée, à Fanny et à moi, de faire revivre des existences oubliées, de ressusciter des morts, de camper, sur la colline, le village des Chavannes et de faire entendre, une dernière fois, le chant plaintif du marais tantôt supprimé par l'industrie des hommes.

Mon premier souvenir ? J'avais cinq ans. Et cette manie de m'asseoir, à même le plancher, dans un coin de la chambre. Là, à peine installé, sans raison apparente, je me mettais à pleurer. Ce n'étaient pas des cris d'enfant contrarié ou violenté, mais de véritables sanglots, prolongés, presque silencieux et que rien ne parvenait à arrêter. Ma mère, toujours très occupée, savait qu'il n'y avait qu'à me laisser tranquille, « jusqu'à ce que ça passe », comme elle disait. Et ça passait.

Pour revenir, un autre jour. Il me souvient qu'un soir, notre voisine, alertée par ces sanglots étouffés dont elle avait discerné la répétition, vint trouver ma mère et demanda à me voir. Elle me regarda avec curiosité et sympathie, je le sentis, et au moment où elle refermait la porte, j'entendis ma mère dire à notre voisine, en manière d'excuses : « C'est une nature triste. »

Vers ce même temps, cet autre souvenir : chaque soir, durant la belle saison, il fallait aller recueillir, dans les champs, l'herbe pour le bétail. Mon père m'emmenait volontiers, comme il m'emmena ce soir-là. Chemin faisant, assis sur le char à pont, bien serré contre mon père, j'étais perdu dans mes rêveries, quand, brusquement, l'attelage s'engagea dans un chemin — que je ne connaissais pas encore — fortement incliné et bordé de deux haies d'arbustes. Tout devint silencieux. Les roues tournaient sans bruit sur la terre battue. Mon père, attentif, — le chemin était, non seulement en pente, mais encore très étroit — semblait retenir son souffle. Contre mes jambes nues, le frôlement des grandes herbes, puis bientôt les coups de baguettes des taillis m'avertirent. Nous prenions de la vitesse. Les chevaux partirent au galop. Je me tins agrippé à mon père qui passa son bras gauche autour de ma taille, tandis que de l'autre, levé et tendu, il maintenait l'attelage. Il connaissait fort bien le chemin et savait rester maître de la manœuvre. Nous débouchâmes sur un lopin de terre, au fond du vallon, d'où l'on ne voyait que deux choses : la forêt noire sur les pentes et le ciel rougeoyant au-dessus de nos têtes.

Adossé à un arbre, en bordure du champ, tandis que mon père fauchait, je me laissais imprégner par cette scène. Un renard s'avança avec précautions du fourré voisin. J'emplissais mes yeux de ce paysage sauvage où le soir jetait une note de mélancolie enveloppante. C'était comme si je communiais avec des forces que je reconnaissais. Elles venaient à moi pour me guérir d'une nostalgie qui s'était, dès ma naissance — peut-être même dès avant, car ma mère m'avait porté dans de mauvaises conditions —, installée en moi.

Depuis ce soir-là, je ne pleurai plus jamais, assis sur le plancher, dans la chambre de famille. Quand retombait sur moi la mélancolie, instinctivement, je m'échappais au dehors, vers un monticule, non loin de notre maison. Des ruines s'y trouvaient. De la demeure ancienne, il ne restait qu'un pan de mur, côté nord. Et beaucoup de pierres en désordre. J'en fis mon royaume. Ma mère savait où me prendre. Par la fenêtre, elle criait dans la direction des champs : « Antoine ! Antoine ! » J'accourais. Parfois aussi je feignais de ne pas entendre tout de suite, tellement me contentait le séjour au milieu de ces ruines mystérieuses et apaisantes.

Quelques années plus tard, je fis une découverte : je compris que nous étions pauvres. « Riches en dettes », disait ma mère, avec ce sourire amer qui laissait percer sa tristesse. Les recettes du domaine — dont nous étions

les fermiers — n'arrivaient pas à compenser les dépenses. Cette expression : « Nouer les deux bouts », a, encore aujourd'hui, pour moi, le parfum amer de mon clan. On s'y efforçait, avec une évidente bonne volonté, mais sans beaucoup de succès. Nous dormions tous dans la même chambre. Aussi n'était-il pas possible que les enfants ne surprissent, ici ou là, quelques propos alarmants des parents. Depuis mon enfance, les années ont été marquées par ces jalons malfaisants que sont les échéances : payer le fermage, la note du boulanger, renouveler les « billets » à la banque, verser les acomptes aux marchands de bestiaux.

C'est à la pauvreté que nous dûmes cette expérience suivante qui m'a durablement humilié. Nous habitions un premier étage où se trouvaient la cuisine et la chambre de famille, lieu de nos ébats durant les soirées d'hiver. Nous ne possédions point de pantoufles. Chaussés de nos socques, nous ne manquions pas de faire du bruit. Qu'y pouvions-nous ? Notre mère faisait un instant la police. Bientôt vaincue, impuissante à contenir la meute de ses cinq petits, elle rendait les armes d'autant plus volontiers qu'elle n'avait pas une minute à perdre. (Aussi loin que me portent mes souvenirs, je n'ai jamais vu ma mère assise à lire ou à se reposer). Survenait alors ce que mon frère aîné avait baptisé « l'esprit frappeur ». La locataire d'en-dessous, vieille fille, institutrice de la classe d'école où nous allions chaque jour, saisissait le balai et donnait rageusement du manche contre le plafond. La première fois que j'entendis ces coups, je fus littéralement terrorisé, car mon frère se fit un malin plaisir d'évoquer devant mes yeux tout un monde de fantômes et de revenants. J'en restai un grand moment tout raide d'une peur démesurée, jusqu'au moment où ma mère me rassura avec bonté.

Un soir d'hiver, mon frère aîné eut une idée qui nous séduisit aussitôt. Pour tromper l'attente (nos parents étaient sortis, je ne sais où), il nous proposa de jouer au ballon dans le corridor étroit. C'était magnifique. Le match s'animait... Soudain, la porte s'ouvre. « La maîtresse ! », crie mon frère. En un clin d'œil, nous disparaissons tous. Deux de mes frères sont sous la table de la cuisine, le troisième derrière le fourneau, et moi sous l'escalier, derrière la « boille » de lait. Furieuse, la maîtresse est là, sans le moindre auditeur à qui adresser sa semonce. La porte claque dans le silence. Penauds, sans grande hâte, nous sortons de nos retranchements et la soirée se poursuit dans le plus grand calme, interrompu par la question de mon second frère, et qui eut pour effet de nous détendre quelque peu : « Est-ce qu'on peut tousser ? »

Le lendemain fut terrible. A peine avions-nous franchi la porte de l'école, que, devant toute la classe, la maîtresse relata l'expérience de la veille. Elle en fit un tableau somme toute assez ressemblant. Sur ce point, rien à dire. Mais elle ajouta l'âpre commentaire que voici : « Vous êtes des enfants mal élevés, grossiers, de petits chenapans, etc., etc... » Ce discours, bien préparé par elle, durant une heure qui me parut un siècle. Elle ne cessa de faire passer dans le domaine public ce que sa qualité de voisine d'appartement lui avait appris de notre vie familiale. Elle flétrit nos vies, nous éclaboussant de boue et de mépris. « Regardez — dit-elle pour terminer — les Magnenat, les Pittet ! Ça, au moins, ce sont des enfants bien élevés. Tandis que vous, vous êtes déjà des voyous ! Allez ! l'avenir prouvera que j'ai raison. »

Au soir de cette journée, très pénible à mon cœur — j'étais convaincu qu'une institutrice a toujours raison — à la nuit tombante, je m'en fus vers mon monticule. Aux ruines anciennes, j'ajoutai les miennes, toutes récentes. Le village des Chavannes s'endormait, ce soir-là dans un printemps menacé. Sous la poussée d'une sève presque tumultueuse, je sentais la terre se soulever, les arbres prêts à faire éclater leurs bourgeons. Un courant frais balaya les nuages. La lune se leva, annonciatrice d'une nuit froide. Sur toutes les promesses de vie, déjà la gelée allait étendre son linceul blanc et raide.

Tout serait fini. Bien plus, tout me semblait déjà consommé, flétri. Ce qui restait du garçon que j'étais, pendait lamentablement. On venait d'inscrire sur mon front une honte que personne ne me semblait en mesure d'effacer. Ravagé, je m'abîmais dans la contemplation de ce paysage désolé. Je me mis à pleurer.

« Antoine ! Antoine ! », cria ma mère. Voix douce comme une caresse. J'allais, dans l'instant, sentir sa main sur mon front. Je ne m'étais pas trompé. Au lieu de me gronder de mon retard, ma mère me prit dans ses bras. Son attitude n'était-elle pas celle du vigneron en face de sa vigne meurtrie ? Rester confiant. Savoir que le gel, même sévère, ne peut empêcher l'espérance.

Ma peine prit un cours inattendu. Si elle me dressait contre celle qui n'avait pas su nous comprendre, elle mobilisait, d'autre part, toute mon énergie en vue de *l'avenir*, mot que, pour la première fois, j'avais compris. Pour les parias du village des Chavannes, y aurait-il un avenir ? Je ne posai cette question que pour y répondre par ma résolution immédiate : étudier pour devenir un bon élève. Je me précipitai, avidement, sur mon livre de classe.

C'était nouveau et presque une révolution dans notre maison. En effet, pour les gens des Biolles — ainsi s'appelait notre ferme à cause des bouleaux voisins — l'école comptait peu. Elle paraissait un luxe inutile. Mon frère aîné, me trouvant en train d'étudier, me nargua : « Non, mais des fois, me dit-il, tu ne te sentirais pas mal ? »

De toute évidence, ce qui comptait, aux yeux de chacun, chez nous, et surtout de mon père, c'était le travail dans la ferme et dans les champs. Il fallait, premièrement vivre. Ensuite, seulement, étudier. C'est dire que, depuis mon jeune temps, le mot travail a pris une coloration quasi-mystique que les années n'ont pas effacée. Travailler, c'était sacré. Divinité implacable, exigeante, le travail de la ferme nous absorbait dès le lever du jour. Les ordres de mon père étaient brefs, précis, autant qu'enjoués d'ailleurs. Notre père n'imposait pas, mais était toujours soucieux de nous proposer l'effort en nous laissant le soin de choisir les moyens d'en triompher. Cette pédagogie n'était pas sans résultat. Je n'eus jamais la moindre envie de regimber contre ses ordres. Sans doute souhaitais-je disposer de plus de temps pour l'étude et pour le jeu ! Mais jamais ne me vint l'idée de me plaindre d'un sort moins heureux que celui des autres enfants du village. J'étais content de rendre des services, surtout quand ils soulageaient ma mère.

Georges-Emile DELAY.